

## CHAPITRE XII

Août 1793-Juin 1794.

La fuite et la mort<sup>1</sup>.

Vers le 30 juillet, peut-être dans les premiers jours d'août — car nous ne saurions préciser absolument la date — les députés Girondins quittèrent Caen au nombre de dix-sept : Buzot, Petion, Barbaroux, Salle, Cussy, Lesage, Bergoing, Girou, Meillan, Louvet, Guadet, Valady, Mollevaut, Gorsas, Duchastel, Kervélégan, Lari-vière. Quatre amis partirent avec eux : Riouffe, Girey, Dupré, Marchena et un intime de Valady. Lanjuinais n'ayant fait que traverser la ville, avait déjà pris la fuite du côté de Rennes ; Duval et Delahaye ne les accompagnaient point, mais Joseph, le fidèle domestique de Buzot, suivait son maître, et Gorsas emmenait sa fille avec lui.

Conformément à leur programme, les fugitifs se répar-tirent entre les trois bataillons bretons : Ille-et-Vilaine, Mayenne, Finistère ; déguisés en volontaires, perdus dans la masse des soldats, ils commencèrent le pénible voyage, dont Meillan, et surtout Louvet, dans leurs *Mémoires*, ont narré les péripéties... Nous allons pouvoir ainsi les suivre jusqu'à la fin, presque instant par instant.

Les premières étapes furent couvertes sans difficulté, même gaiement ; les proscrits, dans cette nouvelle vie, ne voyant guère que le côté distrayant... « Je trouvais, pour moi, dit Louvet, fort agréable de faire avec ces

1. Nous avons utilisé pour ce chapitre les sources suivantes : *Mémoires* de Louvet. — Vatel, *Charlotte de Cordai et les Girondins*. — Archives de la Gironde et Archives Nationales (AF<sup>11</sup> 45). — *Mémoires* de Meillan.

braves gens ma journée à pied, de boire et manger avec eux, sur la route, le verre de cidre, le petit morceau de beurre et le pain de munition ; puis, à la couchée, d'aller, avec un billet, prendre modestement mon logement chez un particulier, qui, me croyant un volontaire, ne se gênait nullement avec moi, et me dispensait par là de toute espèce de cérémonie. » De leur côté, les Bretons, « jeunes gens bien élevés pour la plupart, étaient heureux d'avoir pour compagnons des hommes intelligents et instruits, comme les Girondins ; à peine, dans la troupe, quelques fortes têtes étaient-elles disséminées. »

On gagna d'abord Vire, où Louvet fut rejoint, le soir, par sa maîtresse « Lodoïska »... Cette même nuit, les deux amants se jurèrent une éternelle fidélité, en présence de Buzot, Petion, Salle et Guadet, qui furent leurs quatre témoins...

Peu après, à Fougères, les bataillons durent se séparer : celui de Mayenne rentra à Laval ; celui d'Ille-et-Vilaine allait à Rennes ; celui du Finistère enfin continuait sa route vers Brest. Chacun d'eux voulait emmener avec lui les fugitifs ; après de longues hésitations ceux-ci se décidèrent pour le Finistère. Gorsas seul, avec sa fille, partit pour Rennes où des amis l'attendaient ; il devait bientôt rentrer à Paris, en pleine Terreur, et y trouver la mort.

De Fougères, la petite colonne se dirigea vers Dinan, et, le premier soir, fit halte à Antrain. Le lieu était mauvais ; toute la nuit des patrouilles durent circuler pour tenir en respect les citoyens, qui, farouches Montagnards, nourrissaient de sinistres projets contre leurs hôtes.

Le lendemain, un peu avant Dol, de mauvaises nouvelles circulèrent : la municipalité, disait-on, avait fait prendre les armes à ses gardes nationaux, préparait ses canons ; on affirmait même que des renforts étaient demandés à Saint-Malo... Les Finistériens résolurent d'agir par la surprise ; ils chargèrent leurs fusils, entrèrent dans la cité, baïonnette au canon, s'arrêtèrent en bataille devant l'hôtel de ville, et, menaçants, firent sommation au maire « de s'expliquer sur les mauvais bruits

qui couraient ». Celui-ci ne nia point ses démarches, « protestant qu'elles n'avaient point pour but d'arrêter le retour du bataillon, mais de saisir les députés, *traîtres à la patrie*, qu'il recérait dans ses rangs... » Cette réponse faillit déchaîner l'orage : les Bretons, furieux, voulurent user de représailles, les députés les calmèrent à grand'peine ; en fin de compte il fut décidé qu'on coucherait ailleurs ; à quatre heures de l'après-midi, les fédérés se remirent en marche, redoublant de précautions, car dans ce pays accidenté, coupé de haies vives et de bois si propices aux embuscades, on pouvait craindre à chaque pas d'être attaqué. Sans encombre, pourtant, ils franchirent la route de Saint-Malo, par un dangereux défilé qu'ils avaient craint de trouver occupé, descendirent à la nuit dans la vallée de la Rance, et firent leur entrée dans Dinan, où les habitants rivalisèrent « à qui leur offrirait des lits ».

Au matin, un violent tumulte réveilla Buzot et ses collègues : un nommé Cavelier, de Brest, avait travaillé ses compagnons, voulant leur persuader d'abandonner leurs protégés aux fureurs de la Convention : les Finistériens se disputèrent à ce sujet sur la place publique... Devant cette discorde, les Girondins prirent le seul parti qui leur était possible, et résolurent de continuer seuls le voyage.

Chacun d'eux prit un fusil, un sabre, et une giberne « bien garnie de cartouches » ; ils recouvrirent leurs uniformes « de ces sarraux blancs, bordés de rouge, que les soldats en route avaient coutume d'avoir » ; on leur donna pour escorte six hommes éprouvés et bien armés ; un des officiers enfin leur signa des congés « portant qu'ils étaient des volontaires du Finistère, qui retournaient, par le chemin le plus court, à Quimper, lieu de leur domicile... » Ils se trouvèrent ainsi réduits à dix-neuf : Buzot et son domestique, Petion, Salle, Barbaroux, Cussy, Lesage, Bergoëing, Giroux, Meillan, Louvet, Girey-Dupré, Riouffe et leurs six guides ; Guadet, « qui s'écartait toujours », s'était égaré avant Dinan, et dut gagner seul Quimper ; Valady et son ami étaient restés

en arrière ; Mollevaut et Marchena avaient quitté la bande ; Larivière s'était attardé dans les environs de Falaise ; Duchastel et Kervélégan étaient partis en avant pour chercher des asiles.

Au sortir de Dinan, ils suivirent quelques heures la grande route, passèrent par Ingou, de là, prenant la traverse pour éviter Lamballe, vinrent, le soir, frapper à la porte d'une ferme isolée, où le propriétaire leur abandonna la cuisine et la grange. Pour souper, ils durent se contenter d'un « petit » lièvre, de pain noir, de mauvais cidre » ; après ce frugal repas, ils se couchèrent sur la paille, et, le lendemain, repartirent à la pointe du jour.

Dans la matinée, s'étant trompés de chemin, ils arrivèrent à Moncontour, et tombèrent au milieu de « quinze cents » paysans et gendarmes venus pour un marché ; payant d'audace, ils traversèrent crânement le bourg, sans être inquiétés, bien que Riouffe, qui, mauvais marcheur, était resté en arrière, eût été arrêté et difficilement relâché.

En sortant de Moncontour, vers les dix heures du matin, ils rencontrèrent un nommé Botidoux, qu'ils avaient connu commissaire des guerres de la force départementale ; celui-ci voulut les ramener vers Rennes ; comme ils refusaient, il les contraignit à accepter du moins l'hospitalité d'un de ses parents qui habitait près de là ; puis, les ayant cachés dans une chaumière, il courut leur chercher des vivres, rapporta quelques denrées ; mais bientôt il jeta l'alarme parmi eux disant que quelques-uns avaient été reconnus à Moncontour, que lui-même avait entendu dire : « voilà Buzot, voilà Petion » ; de nouveau, il les pressa, en vain, de revenir sur leurs pas.

Devant une telle insistance, plusieurs des proscrits, Meillan entre autres, commencèrent à trouver louche la conduite de l'ancien commissaire des guerres, et engagèrent leurs compagnons à ne suivre ses avis que pendant cette seule nuit. Botidoux d'ailleurs les avait quittés, promettant d'envoyer un de ses neveux qui les conduirait au domicile de son parent. Les malheureux passèrent toute l'après-midi dans l'attente ; ils s'étaient

enfonceés sous un épais taillis pour se mettre à l'abri de la chaleur qui était accablante, et vingt fois pensèrent être découverts par une bande d'enfants qui jouaient aux alentours. A cinq heures seulement le soi-disant neveu vint les retrouver; ce ne fut qu'à la nuit qu'ils se remirent en route. Leur inquiétude dès lors ne fit que croître, à la suite de certains faits de nature à l'augmenter : le trajet qui devait être court, fut interminable; le guide voulut traverser un gros village, où, dans l'obscurité de la nuit on entendait battre la générale, et ils durent lui imposer toute leur autorité pour l'en empêcher. Un peu plus loin pourtant, Botidoux reparut, et les mena chez son parent qu'il n'avait même pas prévenu; ils firent là, malgré tout, un bon dîner, avec de l'omelette et du pâté, se partagèrent les cinq matelas de la maison, passèrent une nuit paisible dans une chambre fermée à clef.

A huit heures du matin, le lendemain, ils furent délivrés par leur hôte, qui leur annonça toutefois de sinistres nouvelles, et insista pour les garder dans la région, se chargeant, disait-il, de leur assurer des asiles; la proposition fut refusée par la plupart d'entre eux, quelques autres hésitèrent longtemps avant de se prononcer, parmi lesquels Buzot, qui « quoique dans la force de l'âge et vigoureux, était peu fait pour la marche »; finalement dix-sept se prononcèrent pour le départ : seuls, Lesage, retenu au lit par une entorse, et Giroux, malade, demeurèrent. Ils devaient, l'un et l'autre, rentrer à la Convention après le 9 thermidor.

A la suite d'un déjeuner « splendide », ceux qui s'en allèrent prirent congé des autres; ils arrivèrent le soir près de Rostrenen et s'arrêtèrent à Plouguernevel, craignant de s'aventurer dans le chef-lieu; là, ils purent trouver à souper et couchèrent dans une grange. La soirée, pour eux, s'écoula dans le calme; tous dormaient profondément, quand, à une heure du matin, le cri de « Au nom de la loi, ouvrez ! » les réveilla en sursaut. A tâtons, chacun s'habilla, saisit ses armes; après un court conciliabule, ils ouvrirent la porte et se trouvèrent en présence « d'un gros petit homme, décoré d'un ruban trico-

lore et d'une médaille nationale », accompagné d'une brigade de gendarmerie et de quarante-cinq gardes nationaux... De part et d'autre, des pourparlers s'engagèrent; les proscrits, feignant la surprise, l'indignation, se rangèrent en bataille, devinrent menaçants, agressifs, tenant le verbe haut; Buzot lui-même répondit au commissaire qui s'étonnait de les voir ainsi armés : « C'est que nous n'ignorons pas qu'il y a ici quelques brigands qui se plaisent à vexer la force départementale, et nous voulons que quiconque ne l'aime pas, apprenne du moins à la respecter... » Une telle attitude en imposa aux assaillants; soigneusement, l'administrateur examina leurs congés; d'un commun accord on convint de s'expliquer à Rostrenen; les Girondins mirent baïonnette au canon, et, encadrés par leurs adversaires, se dirigèrent vers la ville, au chant de la *Marseillaise* et du *Ça ira*... Ces airs patriotiques dissipèrent en grande partie les préventions : ce fut presque bras dessus bras dessous que le cortège fit son entrée dans la maison commune. Le président du district se contenta de jeter les yeux sur les papiers des soi-disant fédérés, et leur rendit la liberté; au cabaret, devant les bollées de cidre, l'accord acheva de se faire; l'un des magistrats leur montra même la lettre suivante reçue par la municipalité et qui avait motivé l'incident : « Je vous prévient que Petion, Buzot, Barbaroux, Louvet, Meillan, Salle et quelques autres députés, sont en route pour Quimper, sous l'escorte de cinq soldats du bataillon du Finistère. Ils ont couché la nuit dernière à...; ils en sont partis ce matin; ils passeront ce soir dans votre district. Je vous en avertis pour que vous les fassiez arrêter, etc... » Et le brave homme ajouta : « Voyez, Messieurs, si nous n'avions pas raison de vous soupçonner?... »

Ils accueillirent en riant cette communication, dans un accès d'allégresse, hurlèrent la *Carmagnole*... puis, jugeant inutile de prolonger l'entretien, firent de touchants adieux, et, en bon ordre, s'éloignèrent sans que du reste personne cherchât à s'y opposer.

Tout s'était donc bien passé, mais l'alerte avait été

vive, montrant aux fugitifs que déjà leur passage était signalé, que la moindre imprudence pouvait les perdre... Sortis de Rostrenen, ils se jetèrent à travers les landes dans la direction de Carhaix, en accélérant leur marche. Malheureusement, dès huit heures du matin la chaleur se faisait accablante et la plupart des proscrits se trouvaient harassés : Buzot avait dû se débarrasser de ses armes et malgré cela se traînait avec peine ; Cussy, souffrant d'un accès de goutte, gémissait à chaque pas ; Barbaroux, « gros et gras », pour comble affligé d'une entorse, devait s'appuyer sur ses amis ; Riouffe avait été forcé de quitter ses bottes trop étroites : il essaya quelques instants d'aller nu-pieds, se mit en sang ; le domestique de Buzot dut lui prêter une « mauvaise » paire de souliers... Vaille que vaille les autres cheminaient ; Petion, nerveux, les excitait.

Vers les midi, dans une auberge isolée, ils firent une courte halte ; là ils apprirent qu'à Carhaix, deux brigades de gendarmerie les attendaient ; aussi, après une heure de repos tout au plus, ils repartirent, se traînant de plus en plus lentement, et n'arrivèrent qu'à la nuit près du bourg qu'il leur fallait traverser quand même, malgré le danger, car, en faisant un détour, ils risquaient de s'égarer dans les marais. En rangs serrés, ils pénétrèrent dans les ruelles étroites du village, parcoururent sans encombre la plus grande partie du trajet ; aux dernières maisons seulement, une petite fille les aperçut et s'écria : « Les voilà qui passent... » Angoissés, ils se jettent alors dans les champs tout coupés de haies, croyant derrière eux entendre des chevaux, s'aperçoivent peu après que leurs deux principaux guides ont disparu, les attendent en vain, puis se remettent en marche, se perdent au milieu de bourbiers et de prairies, doivent revenir en arrière, s'engagent enfin dans un chemin inconnu, et prennent là une demi-heure de sommeil, couchés dans l'herbe haute. Après ce repos de courte durée, ils se relèvent, laissent sur place sans s'en douter un autre de leurs guides endormi, et, ainsi réduits, continuent leur exode, la plupart tombant de fatigue et de souffrance, tous mourant de faim...

Longtemps ils allèrent ainsi ; sur leur passage les chaudières se fermaient, les paysans refusaient de leur donner quoi que ce fût ; au hasard, sans même être sûrs de la direction, ils marchaient, marchaient toujours, trempés maintenant par une pluie torrentielle... Un passant, moins cruel ou plus ignorant de leur personnalité, répondit à leurs questions : ils surent alors, ô joie, que Quimper était proche, à deux lieues à peine ! Depuis qu'ils avaient quitté Rostrenen, trente-deux heures s'étaient écoulées ; nulle part, ils n'avaient eu de repos...

Leurs amis, Kervélégan et Duchâtel avaient dû préparer des refuges dans la région ; il s'agissait maintenant de les rejoindre. Après un court conciliabule, ils décidèrent d'envoyer en avant leur dernier guide ; eux, pendant ce temps, se dissimuleraient près de là dans un bosquet touffu, et dormiraient quelques instants.

Vingt minutes après, le soldat revint, accompagné du procureur syndic du district de Quimper, le citoyen Abgral, un fidèle, qui précisément venait à la recherche des voyageurs. Ils se crurent enfin sauvés...

Dans une ferme, ils mangèrent un morceau de pain noir, burent un verre d'eau-de-vie ; Abgral les conduisit ensuite chez un curé constitutionnel qui « les chauffa, les sécha, les traita, les coucha, les cacha jusqu'à la fin du jour »... La nuit venue, tous se rendirent dans un bois voisin, où quelques amis les attendaient avec des chevaux ; là, par prudence, il fallut se séparer : Buzot fut conduit « chez un brave homme, à deux portées de fusil de Quimper » ; les autres se répartirent dans la ville et les environs, où bientôt Guadet, Valady et Marchena vinrent les rejoindre.

Cette retraite, hélas ! ne pouvait être que provisoire. A Paris même, on savait que les députés mis hors la loi se trouvaient dans le Finistère, et le comité de salut public tentait des démarches pour obtenir leur arrestation. « Nous étions encore dans la Bretagne, écrit Buzot dans ses *Mémoires*, lorsque Gohier, ministre de la Justice, et Garat, de l'Intérieur, écrivirent aux tribunaux et aux administrations de Quimper une lettre d'invitation à

nous livrer pieds et poings liés au tribunal révolutionnaire de Paris. C'était en réponse à des pétitions qu'on leur avait adressées pour les engager à obtenir le rétablissement de l'administration du département de cette ville, qui en avait été éloignée en punition de son attachement aux principes de la liberté. Les ministres répondirent assez ouvertement qu'on ne pouvait espérer cette faveur qu'en livrant à leurs ennemis et à l'échafaud les députés réfugiés à Quimper. J'ai tenu, lu cette lettre, elle fait frémir d'horreur<sup>1</sup>... »

A ce moment aussi, il reçut de M<sup>me</sup> Roland une dernière missive, qui la montre suivant en esprit, jusqu'à la fin, son « bien-aimé » avec l'espoir qu'il pourra bientôt trouver le salut en Amérique. Trompés par les déguisements auxquels recourt ici la prisonnière, les experts crurent longtemps que ce billet était adressé à un négociant, mari de Sophie Canut, et c'est M. Faugère qui en reconnut le véritable destinataire<sup>2</sup>.

« Tu connais, mon ami, le cœur et l'attachement de ta Sophie. Eh bien ! tu ne peux te représenter encore son émotion, ses ravissements à la réception de tes nouvelles. Mais que d'incertitudes lui restent, que d'inquiétudes la dévorent ! Pourquoi ne pas t'expliquer un peu davantage sur les entreprises de commerce, si périlleuses dans les circonstances ? La sûreté de tes petites propriétés, les succès que tu peux te promettre sont les uniques biens qu'elle soit susceptible de goûter dans l'état de langueur où elle est réduite ; elle ne respire que pour les apprendre et mourra si tu dois souffrir. Je me suis chargé (*sic*) de te répondre pour elle et tu ne peux te dissimuler le besoin où elle se trouve d'employer une main étrangère. Je te parlerai mieux de son état qu'elle n'oserait faire elle-même. Sa maladie a pris, depuis ton éloignement, des caractères funestes, il est impossible d'en apprécier la durée, d'en calculer le terme. Tantôt des crises violentes paraissent devoir produire de grands changements ou

1. *Mémoires*, p. 79.

2. *Lettres*, II, p. 507.

faire craindre de mauvaises suites ; tantôt un prolongement douloureux jette au loin dans l'avenir de sombres inquiétudes mêlées de quelque espérance. Du moment où elle fut attaquée, elle calcula tous les possibles et les envisagea avec fermeté. L'état de sa famille et l'idée de ta prospérité la soutenaient alors. Je l'ai vue, heureuse dans la souffrance, conserver sa sérénité, la liberté de son esprit, jouir des biens qu'elle te croyait réservés et se regarder comme une victime propitiatoire dont le sort voulait peut-être le sacrifice pour prix des avantages assurés à ceux qui lui sont chers. Combien tout est changé ! Les affaires t'enchaînent loin d'elle et ne t'offrent plus une perspective aussi brillante, en t'imposant de plus rudes travaux ; son *vieil oncle*<sup>1</sup> est tombé dans un affaïssement horrible ; il baisse d'une manière effrayante. Sa vie, toute menacée qu'elle soit, peut cependant se prolonger beaucoup ; mais faible, ombrageux, difficile, il trouve cette vie un supplice et la rend telle à ceux qui sont près de lui. Elle a obtenu qu'il jetât au feu le *testament* que tu sais et dont elle était si affectée pour toi ; ce n'était pas une petite affaire ; il l'a terminée comme un dernier sacrifice, mais elle l'avait exigé avec cette autorité que donne à un malade l'approche des derniers moments, quand elle sait s'en prévaloir.

« Dans les premiers temps de ses douleurs, elle avait préparé des *instructions*<sup>2</sup> qu'elle voulait laisser après elle ; un malentendu, bien extraordinaire, de la part de l'exécuteur ou plutôt du dépositaire qu'elle avait choisi, les a fait anéantir. Elle a été très sensible à cette perte, mais comme elle ne s'abat jamais, elle a recueilli ses forces pour la réparer. Ses moments les plus lucides ont été consacrés à ce pieux devoir, dans lequel tu n'es point oublié.

1. Roland, caché à Rouen, chez les demoiselles Malortie. Il avait entrepris, lui aussi, d'écrire ses *Mémoires*, où il exhalait son ressentiment contre Buzot. M<sup>me</sup> Roland, qui restait en communication secrète avec lui, obtint qu'il brûlât le tout (note de M. Perroud).

2. Ses *Mémoires* (note de M. Perroud).

« Que ne peut-on supporter quand on a la confiance de laisser des souvenirs précieux, utiles à ce qu'on aime !

« Dans l'étrange destinée qui vous réunit si étroitement pour vous séparer plus cruellement encore, jouis du moins, ô mon ami ! de l'assurance d'être chéri du cœur le plus tendre qui fut jamais.

« Que de pleurs j'ai vu répandre à cette pauvre Sophie, en baisant ta lettre et ton portrait ! Conserve tes jours pour elle ; il n'est pas impossible que son âge résiste aux atteintes qu'elle supporte avec tant de courage, et tu te dois à son amour tant qu'elle existe.

« Elle m'a chargé de te demander si tu négligeais de porter tes spéculations en Amérique ? Elle est persuadée que, malgré l'embargo qui s'oppose à l'exportation, mais qui ne peut subsister longtemps, c'était avec les Etats-Unis qu'il te convenait de traiter. Elle voudrait que toutes tes vues se tournassent de ce côté ; elle était si pénétrée de la sagesse de cette disposition, qu'elle se tourmente du louche qu'elle croit voir dans ta lettre, à cet égard.

« Elle avait fait des tentatives auprès de son vieil oncle pour le porter à employer ainsi une partie de ses fonds ; mais tu connais sa folie, et l'idée de ta concurrence l'a repoussé. D'ailleurs, il est devenu incapable de suivre aucune opération, et, elle n'étant pas en situation d'agir, il ne serait pas surprenant qu'il perdît tout son avoir, car il s'abandonne à la plus mélancolique inaction. Sois plus sage, mon ami, ne songe désormais à aucune affaire qu'avec ces braves républicains, il n'y a de confiance et de sûreté qu'auprès des gens de cette espèce. Sophie attend l'annonce de ta résolution à cet égard comme du seul moyen qui peut réparer tes malheurs et vous ménager la faculté de vous retrouver un jour.

« Adieu, l'homme le plus aimé de la femme la plus aimante ! Va, je puis te le dire, on n'a pas encore tout perdu avec un tel cœur ; en dépit de la fortune, il est à toi pour jamais.

« La femme de ton associé<sup>1</sup> est venue voir Sophie ; elles

1. Nous inclinierions à croire que cette expression désigne

sont souvent ensemble et ton amie parle de toi tendrement ; elle s'imagine que son mari est avec toi dans ce moment et te prie de lui remettre la ci-jointe.

« Joséphine change de situation, mais tu n'as pas oublié la petite Boufflers<sup>1</sup> et tu pourras lui écrire pour ta Sophie, car elle connaît bien notre vieil oncle, et moi, je n'ai rien de fixe que ma liaison avec elle.

« Adieu ! oh ! comme tu es aimé ! »

Dans les circonstances présentes, il était urgent de trouver ailleurs un refuge. Ils se résolurent à gagner d'abord la Gironde qu'ils espéraient trouver soulevée contre la Convention ; ils fuiraient de là vers l'Amérique, si la Montagne l'emportait aussi à Bordeaux... Dès le 21 août, Cussy, Duchastel, Girey-Dupré, Salle, Meillan, Bergoeing, Riouffe et Marchena partirent sur une petite barque ; Buzot et les autres restèrent encore quelque temps cachés dans la région de Quimper ; le 20 septembre seulement, ils purent songer à s'éloigner, des armateurs de Brest, les frères Pouliguen, se chargeant de les faire conduire à Bordeaux.

A six heures du soir, ce jour-là, munis de faux passeports qui les désignaient comme négociants se rendant à Bordeaux pour leurs affaires, Buzot, Guadet, Petion et Louvet se retrouvèrent à un endroit convenu ; Barbaroux se fit longtemps attendre ; la nuit était tombée quand ils purent monter à cheval : ... « Un ami sûr, dit Louvet, était notre guide ; nous avions neuf grandes lieues de pays, à peu près quinze lieues de poste à faire. Il fallait être dans la chaloupe qui devait nous conduire au bâtiment à onze heures au plus tard, car le coup de canon qui ordonnait le départ du convoi et de l'escorte serait tiré à minuit précis. » ... — Malgré leur hâte, ils arrivèrent en retard

M<sup>me</sup> Petion, emprisonnée à Sainte-Pélagie depuis le 9 août (note de M. Perroud).

1. Nous ne savons qui est Joséphine. Mais la « petite Boufflers » désigne certainement la sœur Sainte-Agathe, qui, sortie de son couvent par suite de la Révolution, était venue habiter autour de Sainte-Pélagie et voyait la prisonnière (note de M. Perroud).

au bord de la mer, en un coin désert de la rade de Brest ; la chaloupe, malgré ce retard, n'était point encore là ; pour employer le temps, ils entrèrent souper dans une auberge voisine, en compagnie des frères Pouliguen qui les avaient rejoints sur la route. De longues minutes s'écoulèrent de la sorte ; la chaloupe n'était toujours pas signalée ; à grand'peine ils finirent par découvrir un pêcheur qui consentit à les mener au navire ; puis il fallut encore attendre le flot ; ce ne fut qu'à une heure du matin qu'ils quittèrent la plage. C'est en vain qu'alors ils cherchèrent le convoi ; la nuit entière passa, le jour parut ; à sept heures et demie seulement, le brick sauveur fut accosté. Son commandant, le capitaine Granger, « un brave Ecossais », expliqua qu'il avait « défilé » à minuit, et, pour ne point les trahir, était resté en arrière.

Rapidement, les cinq proscrits montèrent à bord, et s'installèrent dans la cabine qui leur était destinée. Déjà, Valady et son ami s'y tenaient cachés, s'étant embarqués la veille au port même. Puis les Pouliguen les embrassèrent, et, après avoir tenté inutilement de leur faire accepter une bourse, redescendirent avec les pêcheurs pour retourner à Brest.. Enfin l'*Industrie* prit la mer, cingla vers le large.

Granger cependant n'était pas sans inquiétude. Le convoi dont son bâtiment faisait partie avait dû prendre une avance considérable ; il fallait à tout prix le rejoindre, car, sans la protection des deux frégates d'escorte, on risquait de tomber sur les corsaires anglais qui croisaient dans ces parages. Bientôt, cinq voiles apparurent à l'horizon ; cette vue suffit pour affoler l'équipage, exciter des murmures, presque déchaîner une révolte. Dans l'impossibilité de se faire obéir, le capitaine dut céder, revenir en arrière, tirer des bordées en se rapprochant de la côte... La matinée fut ainsi perdue ; quand, la paix rétablie, on reprit le large, le convoi avait plus de douze heures d'avance...

La journée du 21 et la nuit suivante n'amènèrent aucun incident : le temps était beau, la mer calme, le brick filait rapidement, poussé par la brise... Le 22, au

lever du soleil, il y eut une nouvelle alerte : au loin, huit navires s'apercevaient, dont on ne distinguait point encore la nationalité ; on reconnut vite qu'ils étaient plus de trente, et français, — triste constatation pour les infortunés passagers, qui n'ignoraient pas que leur signalement avait été adressé à chaque marin de la République, qu'ordre était donné par la Convention de visiter tout vaisseau rencontré en mer et d'en examiner attentivement les voyageurs... Peu après, l'*Industrie* arrivait dans les eaux de la grande flotte de Brest ; sur le pont, Granger « se tenait, d'un air assuré, prêt à mentir au premier porte-voix qui le questionnerait » ; dans leur chambre, les sept prisonniers, couchés à plat ventre, serraient contre eux leurs armes, pistolets, sabres, cannes à épée, décidés à se tuer eux-mêmes, après avoir chèrement fait payer leur vie, plutôt que de se laisser appréhender vivants. On en fut quitte pour la peur ; nul ne songea à inquiéter ces « marchands » d'allure inoffensive.

Le soir, on rejoignit le convoi, mais alors encore les craintes recommencèrent : l'une des frégates, en effet, s'avança menaçante ; un officier posa de nombreuses questions sur les causes du retard et demanda : « Avez-vous des passagers à bord ? » Le capitaine riposta par un « Non ! » vigoureux ; mais, au même moment, une embarcation s'approchait : les Girondins se crurent perdus, jetèrent à l'eau tout ce qui pouvait les compromettre, papiers et habits, ne conservant pour tous bagages qu'une petite malle et « trois porte-manteaux liés ensemble ». Cette fois encore la fin leur donna tort, la barque venait seulement attacher un câble de remorque.

Avec le crépuscule le vent fraîchit, la vague se fit houleuse, bientôt ce fut du gros temps, « presque une tempête »... Le 23, au petit jour, on passa en vue de La Rochelle ; comme l'ouragan continuait violent, les fortes têtes de l'équipage réclamèrent à grands cris qu'on relâchât dans ce port. Grâce à la fermeté du commandant et à une distribution de quatre cents livres d'assignats, faite par les députés, ce nouveau péril fut conjuré.. « Il est vrai, ajoute Louvet, que l'océan entr'ouvrait quelque-

fois ses profonds abîmes ; mais tous ses flots soulevés étaient moins redoutables que les flots de cette multitude insensée qui, sur une terre ingrate, nous appelait stupidement à l'échafaud. »

Vers midi, le soleil reparut, le calme revint ; à cinq heures du soir, on doublait la pointe de la Coubre et on pénétrait dans la Gironde. A l'entrée de l'estuaire il fallut encore défilier devant le vaisseau commandant ; l'*Industrie* passa l'une des premières ; Granger, de nouveau, jura ses grands dieux qu'il n'avait aucun passager ; sa réponse fut sans doute jugée satisfaisante, car on lui permit de continuer sa route.

Poussé par le flot, le convoi s'avança d'abord facilement. Dix lieues furent ainsi parcourues sans encombre dans la nuit, lente navigation sur le fleuve immense, entre les côtes basses du Médoc et les falaises blanches de Saintonge. Un peu avant le fort de Castillon, il fallut s'arrêter, car la marée commençait à descendre ; les navires jetèrent l'ancre, l'*Industrie* un peu à l'écart des autres.

Au petit jour, le capitaine fit appareiller son canot ; à douze, ils descendirent dans le frêle esquif ; quatre matelots de l'équipage tenaient les rames, sous la conduite de Granger lui-même... Dès le départ, ils pensèrent être arrêtés, ayant été hélés par l'homme de quart du vaisseau commandant ; ils en furent quittes pour la peur, ordre leur fut seulement donné de passer au large ;... et l'on continua ainsi le voyage.

Le plus ardu était maintenant de mener, sans chavirer, l'embarcation ; l'estuaire est encore, à cet endroit, étendu de près de huit kilomètres, et l'eau y est le plus souvent agitée. Peu à peu seulement, le fleuve se resserre, encombré de bancs de sable et semé d'îles, lorsqu'on a dépassé Pauillac, la côte du Médoc restant, sur la droite, couverte à l'infini de vignobles.

Ils atteignirent Blaye, qui, échelonné au flanc du coteau, domine, à gauche, la Gironde ; heureusement inaperçus, ils passèrent devant la citadelle dont Vauban éleva les lourdes murailles.

Dès lors, le danger d'être pris semblait conjuré ; le canot continua sa marche pénible, devant lutter contre le courant de plus en plus violent, entre les rives très rapprochées. Enfin le Bec d'Ambès apparut, étroite pointe, basse, marécageuse, bordée de roseaux, s'avancant entre la Dordogne et la Garonne ; dans une anfractuosité, les fugitifs abordèrent, firent leurs adieux au capitaine, et se cotisèrent pour lui donner une somme de deux mille livres, comptant plus tard lui offrir encore mille écus. Granger accepta : quand ses passagers eurent débarqué, il repartit vers son vaisseau qu'il devait conduire à Bordeaux.

Au Bec d'Ambès, Guadet pensait trouver asile dans une maison de campagne que possédait là son beau-père, le citoyen Dupeyrat, banquier. Mais, quand les fugitifs voulurent y pénétrer, ils n'y rencontrèrent personne, tout était fermé. En attendant qu'on pût trouver les clefs, ils se réfugièrent dans une auberge voisine, où, sans se douter du danger, Guadet se fit connaître ; peu après, il se nomma encore à un tonnelier, nommé Blanc, lui fit ouvrir les portes de la propriété, allumer du feu... Dès lors, il était facile aux gens du pays de reconnaître les proscrits.

Nous ignorons ce qu'était cette première maison où les Girondins s'arrêtèrent ; peut-être est-ce une de ces vieilles demeures à toits de tuile, qu'on aperçoit disséminées au milieu des vignes, sous les grands peupliers, lorsque l'on remonte la Garonne... Dès qu'ils y furent réunis, les députés se concertèrent. A l'auberge, ils avaient appris des nouvelles qui leur semblaient étranges : Bordeaux, qu'ils pensaient trouver soulevé contre la Convention, était, disait-on, définitivement acquis aux Jacobins... Avant tout, il fallait connaître la vérité ; dans ce but, Guadet, qui était du pays et en connaissait bien les détours, offrit de s'y rendre. Vers trois heures de l'après-midi, il partit donc, à pied, accompagné de Petion. Buzot et les autres restèrent enfermés chez Dupeyrat.

Les dires étaient malheureusement trop exacts : Bordeaux, par la faiblesse des administrateurs, était bien tombé sous la domination des Maratistes : la terreur y

régnait depuis trois jours. Aussi, fut-ce une véritable fortune pour Guadet et Petion que d'y entrer et d'en sortir, sans être reconnus. « La peur était si générale, dit Louvet, qu'à neuf heures du soir, loin de trouver un homme qui osât les retirer pour la nuit, ils n'avaient qu'à peine rencontré quelqu'un qui eût le courage de marcher devant eux, pour les guider jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville. » Le lendemain, 25 septembre, ils étaient de retour au Bec d'Ambès, et rendaient compte à leurs amis de leur voyage.

Il n'y avait plus qu'un parti à prendre : trouver, à tout prix, dans le pays, une retraite sûre, en attendant des jours meilleurs ou une occasion pour fuir vers l'Amérique. Guadet se proposa encore ; il avait de nombreux amis dans la région, trouverait, pour lui et ses compagnons, autant d'asiles qu'il en serait besoin. Il s'éloigna donc de nouveau, seul cette fois, et se dirigea vers Saint-Emilion, où il était né, et avait toute sa famille ; les autres restaient, pour le moment, au Bec d'Ambès, où ils devaient attendre qu'il les envoyât chercher ; lui-même d'ailleurs pensait revenir le lendemain soir.

Cependant, au village voisin, l'arrivée de ces voyageurs accompagnant le député Guadet, avait fait du bruit. Le cabaretier, chez qui les proscrits s'étaient arrêtés, était un farouche Jacobin ; il s'étonna de ne plus les voir ; en vain essaya-t-on de lui faire croire qu'ils s'étaient réembarqués, il demeura persuadé que tous restaient enfermés dans la maison du citoyen Dupeyrat.

Cette journée du 26 septembre s'écoula dans l'angoisse pour les six malheureux ; leur anxiété s'accrut encore, quand la nuit tomba sans amener le retour attendu de Guadet ; ils apprirent bientôt que l'aubergiste était allé à Bordeaux les dénoncer et qu'il en revenait accompagné de personnages inconnus.

Dans l'impossibilité de s'éloigner, ils barricadèrent la propriété, se distribuèrent ce qu'ils avaient d'armes : quatre pistolets, cinq sabres, un fusil. Puis, tandis que Louvet et Barbaroux faisaient le guet, les quatre autres se couchèrent habillés.

La nuit se passa ainsi, aucun incident ne survint : la matinée et l'après-midi du 27 furent aussi calmes ; le soir, un homme se présenta envoyé par Guadet : celui-ci, dans tous ses parents et amis, n'avait pu trouver qu'une personne qui voulût bien accueillir les fugitifs, encore deux seulement pouvaient être reçus, les autres devaient attendre : plus tard, il les enverrait chercher.

Les proscrits réfléchirent et discutèrent. Barbaroux proposa de ne point se séparer, de rester et de mourir ensemble, ou de partir tous : « Quelqu'un, dit-il, offre asile pour deux d'entre nous, eh bien ! pour quatre ou cinq jours, s'il le faut, ne tiendrons-nous pas six dans la chambre où deux sont attendus !... » A ce moment, on vint prévenir « qu'il y avait grand monde et grand bruit dans l'auberge voisine » ; des officiers, des soldats se montraient aux environs ; une armée semblait marcher sur le village... Il n'y avait pas d'hésitation à avoir, le plan de Barbaroux fut adopté ; dans la nuit, multipliant les détours, tous se dirigèrent vers la Dordogne, où une gabarre les attendait... Quelques minutes après, 400 volontaires entouraient la maison Dupeyrat, et braquaient sur elle deux pièces de canon...

Pendant ce temps, dans l'ombre, la barque, conduite par son patron, Grèze, gabarrier au Bec d'Ambès, remontait lentement la Dordogne. Tout alla bien d'abord, mais, à Saint-Pardou, village éloigné d'une dizaine de kilomètres de Libourne, à l'endroit où le fleuve s'infléchit en une longue courbe avant de se réunir à l'Isle, la marée basse obligea les voyageurs à s'arrêter. Pressés de fuir, ils renoncèrent à attendre le flot, et débarquèrent, comptant gagner à pied Saint-Emilion.

Ils arrivèrent la nuit suivante à Libourne, où ils devaient traverser la rivière ; heureusement tout dormait dans la petite ville, les sentinelles ne s'aperçurent de rien, bien que le batelier se fût laissé appeler trois quarts d'heure avant de venir... De là, ils se dirigèrent vers Saint-Emilion, éloigné seulement d'une lieue et demie.

Ils apprirent alors que, derrière eux, une troupe nombreuse venait à leur poursuite. A la hâte, ils se jetèrent